

faire recouvrer à sa cousine la position de fortune qu'elle regrettaient si amèrement ; et pourtant cette pensée lui causa une souffrance intolérable. Jusqu'alors il avait évité d'y arrêter sa pensée. Marthe était si jeune ! pourquoi ne pas jouir encore pendant quelque temps de la vie agréable qu'ils menaient ensemble ? Être tout pour cette enfant qu'il aimait tant ! quel mal y avait-il ? ne la regardait-il pas comme sa sœur ?

Mais là, la conscience du jeune homme se révolta. Non, ce n'était plus ainsi qu'il l'aimait ; il le reconnaissait trop bien : vivre sans elle ne lui semblait plus possible. Cependant, si ce sacrifice était encore nécessaire au bonheur de Marthe, ne fallait-il pas le faire ?

Toutes ces pensées traversaient à la fois sa tête brûlante. La veuve avait attendu vainement une réponse.

— Eh bien ! tu y vas tout de même ? dit-elle en le voyant se diriger vers le petit escalier.

— Ne faut-il pas que je l'avertisse que nous ne sortirons pas ce soir ? répondit-il d'une voix altérée.

— Il est capable d'en être malade, murmura la marchande. C'est donc vrai, il en est fou. Heureusement que son amour ne sera jamais partagé : Marthe est trop avisée pour se marier avec un garçon comme lui ; elle en fait son serviteur, ça lui est très-commode. Enfin à présent, il est averti ; il craindra de lui faire du tort ; ils se verront moins et tout ira mieux.

Marthe était debout dans sa chambre, son chapeau sur la tête, lorsqu'Édouard entra ; elle frappait du pied avec impatience.

— Allons ! allons vite ! lui dit-elle : on dirait que c'est un fait exprès. Jamais nous n'aurons le temps d'aller nous promener un peu avant le souper, et pourtant il le faut absolument : j'ai grand mal à la tête.

— Je ne peux pas ce soir, petite cousine, répondit-il : j'ai à travailler.

— Bien ! fit-elle en ôtant son chapeau avec humeur.

Le lendemain et les jours suivants, ce fut la même chose ; le plus souvent Édouard ne rentrait que tard dans la soirée.

Marthe entendait la porte de la rue se refermer doucement, longtemps après que tout le monde était couché.

Elle s'était d'abord contentée de bouder et d'être fort maussade pour tout le monde ; Toinette avait eu à supporter bien des rebuffades ; puis la jeune fille commença à éprouver un chagrin réel de la conduite de son cousin.

Pourquoi agissait-il ainsi ? Elle résolut de le savoir et lui écrivit une lettre si désolée qu'Édouard accourut.

En la voyant tout en larmes, ses bonnes résolutions s'évanouirent ; il redevint tendre comme par le passé, s'excusa, demanda pardon ; mais il refusait de donner une explication.

Marthe voulait tout savoir ; elle pria, supplia.

— Ne me le demandez plus, disait Édouard. C'était une folie de ma part de m'être préoccupé...

Il s'arrêta.

— De quoi ? insista Marthe.

— Je vous assure que ce n'est pas la peine de vous le dire.

— Je vous en prie.

— Eh bien ! je m'étais effrayé à tort de quelques commérages.

— Sur nous ? demanda-t-elle en rougissant.

— Mais oui.

— Que disait-on ?

— On dit, reprit-il en s'efforçant de sourire pour dissimuler son trouble, que je suis trop assidu auprès de vous et que ma présence pourrait effaroucher vos prétendants.

— En ai-je ? fit-elle avec vivacité.

— Je ne le croyais pas, mais vous devez le savoir mieux que moi. Je m'étais imaginé qu'en agissant avec vous comme si vous étiez ma sœur... — il balbutiait en parlant, — je ne pouvais vous faire aucun tort. Ma mère dit que je me trompe.

— Votre mère reprit-elle avec impatience, veut nous séparer : voilà tout. Elle est jalouse de l'affection que vous avez pour moi ; elle voudrait encore me priver de la seule chose à laquelle j'attache quelque prix.

— Est-ce vrai ? demanda Édouard, dont les yeux s'illuminèrent. Vous m'aimez ?

— Oui, plus que personne au monde.

— Mais, dit-il en hésitant, votre affection n'irait pas jusqu'à...

Il ne put achever.

— Jusqu'à ?... répéta-t-elle.

— Jusqu'à devenir ma femme ?

Il attachait sur elle un regard humide et suppliant.

— Pourquoi pas ?

— Mais vous seriez pauvre avec moi.

— Vous me feriez riche quand vous le pourriez, répondit-elle en souriant.

— Ah ! je jure de n'avoir plus une autre pensée, si je peux espérer...

— Faites plus qu'espérer, cousin ; soyez sûr : je suis votre fiancée.

M^{me} Mécla faillit tomber à la renverse en apprenant par son fils la nouvelle de son engagement avec Marthe.

— Ce n'est pas possible ! répétait-elle, a-t-on jamais vu chose pareille ? mais que feras-tu avec une femme comme ça ? Elle aura besoin d'appeler les voisins à son aide quand ses enfants tomberont par terre. Ce sera une ruine-maison. Ne fais pas cette folie, Édouard crois-moi. Elle ne t'aime pas au fond du cœur : elle est égoïste.

— Ne parlez pas ainsi, ma mère, dit-il avec tristesse : vous me gâtiez mon bonheur si c'était possible ; Marthe n'est pas parfaite, je le sais ; elle a encore bien des défauts d'enfant gâtée. Mais sa nature est bonne : avec de la douceur, on parvient toujours à lui faire entendre raison. Une fois dans son ménage, elle s'attachera, j'en suis sûr, à ses nouveaux devoirs. Mais d'ailleurs saurais-je être malheureux, je l'épouserais tout de même.

— Alors, tant pis pour toi ! mais tu es un fameux nigaud : avec ce que nous avons de bien, tu aurais pu trouver une femme qui t'en aurait apporté le double.

— Ah ! fit donc ! dit-il avec un geste de dégoût : ces considérations peuvent-elles m'influencer en rien ? Pour moi la fortune n'est pas l'élément indispensable du bonheur. Je n'échangerais certes pas mes espérances contre toutes les richesses de la terre.

Bientôt ils découvrirent une maisonnette devant laquelle ils s'arrêtèrent longtemps : elle était, pour ainsi dire, enfouie dans les fleurs, les murailles en étaient tapissées de lierre et de rosiers grimpants ; une pelouse unie comme du velours s'étendait devant la blanche façade ; éloignée de la route, le bruit ne devait pas y parvenir.